

*Jean-Claude Margolin*

### ALLOCUTION DE CLÔTURE

Le recul dans le temps et l'espace, à la fois propice et mutilant, pour rédiger ce qu'il vaudrait mieux appeler „Réflexions sur un colloque” que „Rapport de synthèse”, me permet de tracer, en évoquant la rencontre de Łódź du mois de mai 1988, quelques lignes de force, en demandant aux auteurs de communications de bien vouloir me pardonner l'anonymat de leurs propos: chacun reconnaîtra d'ailleurs sa contribution et celle des autres participants par les allusions dont seront émaillés les propos qui suivent. Au reste, nombreuses furent, et sur des thèmes si divers, ces communications, qu'il serait impossible de procéder, pour chacune d'entre elles, à une analyse, si succincte fût-elle.

Le thème du colloque organisé par la Chaire de Philologie romane de l'Université de Łódź, et par le Professeur Kazimierz Kupisz en particulier, concernait effectivement un immense champ spatial, temporel, historique, littéraire et sociologique tout à la fois: voyages intra-européens, pour la plupart (mais l'Asie y fut aussi présente, sans compter un certain nombre de voyages imaginaires, allégoriques ou utopiques dans un espace onirique ou intra-mental), voyages poursuivis à travers un grand nombre de siècles – du plus lointain Moyen Age au XX<sup>e</sup> siècle le plus contemporain, sans compter ces voyages uchroniques, rêvés ou imaginés dans un temps purement intérieur. Ne parlons pas des méthodes d'approche des divers communicants, presque aussi diverses que chacun d'eux, mais où l'on peut cependant tenter une typologie simplifiée: méthode historique traditionnelle, s'appuyant sur des faits attestés, des documents précis, pour évoquer des voyages réels, entrepris à un moment donné par une personne déterminée, dont le récit en fut fait par elle-même ou par un autre, et dont nous pouvons lire aujourd'hui le texte; enquête consistant à considérer le texte du récit de voyage comme un prétexte ou un signe – sinon un symptôme – d'une réalité psychologique ou psycho-sociologique, que ce texte révèle autant qu'il dissimule; traitement très libre du concept de voyage – tantôt associé à l'évasion, tantôt à la quête initiatique – et permettant aux

auteurs de communication de se livrer à des analyses très personnelles – et souvent pertinentes – sur la poétique, la rhétorique, le rêve, la narratologie.

Le seul commun dénominateur était la littérature française. Mais celle-ci est si vaste et si contrastée qu'elle ne constituait véritablement pas un garde-fou ou une gêne quelconque susceptible de modérer l'exubérance ou la richesse d'information de plus d'un conférencier.

Pour en terminer avec les considérations d'ordre très général, nous dirons que ce colloque international méritait véritablement son nom, puisque, à défaut du nombre de pays qui participent aux Jeux Olympiques de Séoul, les orateurs représentaient cinq nationalités: la Pologne, bien entendu, dont la participation fut prépondérante (avec, si je ne me trompe, 21 orateurs), la France (11 orateurs, avec un contingent lyonnais majoritaire, compte tenu des accords officiels établis entre l'Université de Lyon II et l'Université de Łódź), l'Italie (Université de Macerata), avec quatre conférenciers; l'Espagne (un orateur), la Grèce (un orateur également), ces deux orateurs étant, en l'occurrence, des dames. Le nombre de 38 orateurs et celui de 5 pays auraient d'ailleurs dû être plus élevés si tous les conférenciers conviés avaient pu se rendre alors à l'invitation chaleureuse des organisateurs: c'est ainsi que la Roumanie devait être présente. Quant à la Yougoslavie (Université de Ljubljana), elle fut représentée par une conférencière française.

Dernière remarque: comme on pouvait s'y attendre également, compte tenu de la structure et de la composition des Départements d'Etudes romanes dans la plupart des Universités d'Europe (et du Monde), la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle fut de loin, suivie de près par le XIX<sup>e</sup> siècle, la grande triomphatrice (si l'on peut dire!) de ce colloque, avec des communications portant sur Martin du Gard et Gide, sur Pierre Benoît, Supervielle, Saint-Exupéry, Julien Green, Henri Michaux, Francis Ponge, Marguerite Duras, Franz Hellens, Georges Perec, le roman populaire au XX<sup>e</sup> siècle, le voyage au XX<sup>e</sup> siècle (j'en oublie sans doute). Le XVIII<sup>e</sup> siècle ne suscita qu'assez peu de communications, de même que le XVII<sup>e</sup>, ou la Renaissance (représentée pourtant par les plus grands noms, Rabelais, Ronsard, Montaigne, Cervantès, Shakespeare). Enfin le Moyen Age eut droit à trois communications, dont deux portant sur le XV<sup>e</sup> siècle.

Sans vouloir structurer d'une manière trop rigide l'ensemble des 38 communications dont j'ai, au contraire, souligné, la variété d'approches et la diversité thématique, je voudrais à mes risques et périls – périls surtout, de m'éloigner du dessein particulier de certains orateurs – tenter une sorte de dialectisation des propos entendus (et discutés) au cours de ces quatre journées de mai 1988. J'envisagerai donc les trois suivants: 1) Le voyage comme signifiant et comme signifié 2) La structuration spatio-temporelle du voyage; 3) Homo viator, ou l'homme à la recherche de lui-même.

## 1. LE VOYAGE COMME SIGNIFIANT ET COMME SIGNIFIÉ

On s'étonnera peut-être de cette terminologie, empruntée à la sémiologie, alors qu'il me suffirait d'opposer plus simplement – trop simplement – les voyages réels et les voyages imaginaires, par exemple. En fait, même des voyages bien réels, comme celui de Saint Amand en Pologne ou celui de Sorbière en Angleterre, nous intéressent davantage, comme l'ont montré les orateurs, par le dessein (ou l'absence de dessein précis) du voyageur, les circonstances du voyage, ses conséquences (s'il y en a de repérables) et surtout ses reflets littéraires. Dans de telles conditions, même le plus „objectif” ou „factuel” des récits ou des journaux de voyage, comme celui de Montaigne en Italie (en grande partie rédigé par son secrétaire) apparaît à nos yeux comme un signe, ou une multiplicité de signes renvoyant à autre chose que les épisodes ou les péripéties du voyage lui-même. Quand Loti va au Maroc ou Louis Veuillot en Italie, il importe de remarquer que c'est l'univers imaginaire du premier et les convictions politico-religieuses du second qui leur servent véritablement, si j'ose ainsi m'exprimer, de Baedeker. Et que dire de toutes les références littéraires, iconographiques ou autres, qui accompagnent le voyageur cultivé! Même un carnet de notes, un *liber rationum* où sont principalement indiquées les dépenses occasionnées jour après jour par le voyageur et sa suite (comme on le voit dans le *Journal de voyage aux Pays-Bas* d'Albert Dürer ou celui de Jérôme Aléandre) n'intéressera pas seulement l'historien de la vie économique, mais celui des mentalités. L'absence de descriptions pittoresques dans les *Itinera* de Jean Second est un témoignage, moins sur ce qu'a vu et relaté l'auteur-voyageur, que sur sa subjectivité et surtout sur la mentalité de son époque.

J'entendrai par signifiant les textes dans lesquels le cadre, la forme ou les formes diverses du récit ou de l'évocation du voyage représentent à nos yeux l'essentiel; et par signifié, le contenu informatif de ces mêmes textes. Dans de telles conditions, un poème comme le *Voyage de Tours* de Ronsard ou une évocation poétique du voyage par Francis Ponge valent davantage par les matériaux littéraires qui servent à exprimer que par leur contenu biographique ou anecdotique. Cette opposition ou plutôt cette relation dialectique du signifiant et du signifié ne recoupe pas exactement l'opposition du symbolique et du réel. Certains orateurs ont mis davantage l'accent sur le premier des termes de la dialectique, d'autres sur le second. C'est ainsi que dans le roman de Marguerite Duras intitulé *Le Marin de Gibraltar*, ce ne sont pas les pérégrinations pittoresques ou les aventures multiples (y compris la passion amoureuse et la sexualité) qui confèrent un sens au récit, mais bien le mouvement intérieur, l'impulsion et les pulsions du héros, la quête infinie d'un idéal ou de l'absolu. On pourrait faire une remarque analogue à propos d'un

roman qui passe pourtant pour être un des modèles du roman réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle: *Les Thibault* de Martin du Gard dans lequel circulent, par des moyens de transport divers et à des heures que la logique du récit impose, les différents personnages, et qui ne constitue en aucune façon un cadre socio-géographique neutre. Avec peut-être moins de puissance que le Paris de Balzac, mais non moins de présence, ce personnage symbolico-réel donne sens aux multiples circuits de ces personnages réels que sont Antoine ou Jacques Thibault, Madame de Fontanin ou Gise. Notons en passant que plus d'un exposé a donné au mot „voyage” une extension quasi indéfinie: ici nous parlons de circuits ou de la circulation à l'intérieur d'une grande ville, là on nous parle des „sorties” de Don Quichotte – beaucoup plus que de ses „rentrées”, et encore moins de ses voyages – ailleurs il est question de simples déplacements. C'est dire que le geste, le signe, l'intention, la voie – au sens le plus large que l'on puisse donner à ce vocable – donnent davantage à penser et à rêver que la somme des informations rapportées par un voyageur au long – ou au moyen – du cours. Le voyage est souvent, et pour les voyageurs eux-mêmes, et... pour quelques-uns de nos conférenciers, un prétexte pour l'expression de leurs sentiments ou de leurs idées préférées: ainsi en fut-il, par exemple, de l'effort fait pour mettre en valeur les stéréotypes – même les plus éculés – des romans d'espionnage et d'aventures d'un „bestseller” comme Gérard de Villiers; ou encore les valeurs et les idéaux qui structurent *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, ou l'utopique „anticipation” de Sébastien Mercier *L'an 2440*. Le cadre du voyage tend à s'estomper, et c'est la culture du lecteur du XX<sup>e</sup> siècle, qui est nécessaire pour donner sens à une utopie visionnaire qui prend racine dans une tradition historique et dans un moralisme passéiste bien éprouvés. C'est nous, lecteurs critiques, qui nous projetons dans le temps; c'est nous, par la masse d'informations dont nous disposons, qui donnons leur véritable sens à certains des voyages imaginaires évoqués à Łódź.

L'art de voyager, tel qu'il se manifeste explicitement ou implicitement, nous fait découvrir de plus subtiles harmonies que les descriptions, même pittoresques ou poétiques, mais il faut recourir parfois à ce que nous appelons aujourd'hui l'intertextualité, et à des méditations externes: ainsi en va-t-il du *Voyage d'Urien* de Gide (1893) qui nous oblige à considérer les voyages de Jules Verne (qui n'ont curieusement attiré directement aucun orateur) et les expéditions polaires de la fin du siècle dernier. La psychologie du voyageur est d'autre part inséparable d'une analyse sociologique, voire socio-politique, car le voyage est, même encore de nos jours, mais surtout au siècle dernier (pour ne rien dire des siècles antérieurs), un avantage réservé à une minorité d'êtres humains; j'entends le voyage qui ne soit pas le déplacement rituel ou répétitif vers des lieux familiaux ou des paysages devenus familiers. Dans certains cas, comme chez Supervielle, dans plusieurs de ses romans, le voyage apparaît comme une occasion de fuir, de se fuir, d'échapper à soi-même, quand ce

n'est pas, paradoxalement, une recherche de son identité propre, celle que l'on ne peut découvrir dans la foule, au milieu des autres. Ainsi compris le voyage serait dans un cadre dynamique ou dynamisé, une impulsion majeure. La Parisienne, la maîtresse de „L'homme de la Pampa”, constitue un véritable signe de son angoisse, de son dépaysement, qu'il s'agirait d'effacer provisoirement. Fuir l'Amérique, son Amérique natale pour ce Paris, dont la valeur mythique est plus importante que la structure réelle (mais qu'est-ce que le réel de Paris?) et dont l'intensité tragique relègue dans le lointain et l'irréel le Paris de *La Vie Parisienne* d'Offenbach: le voyageur de Supervielle recherche les signes extérieurs de sa déréliction, qu'il veut d'ailleurs transcender.

Que signifie, dans un tout autre ordre d'idées, un voyage comme celui de Guénélic dans les *Angoysses douloureuses* d'Hélisenne de Crenne (dont la présence féminine doit être saluée à côté des figures de proue du XVI<sup>e</sup> siècle déjà évoquées). C'est un voyage véritablement cathartique, dont le but à atteindre était la pensée néoplatonicienne, et plus particulièrement une philosophie de l'amour. Une analyse du passage de la première à la troisième personne, et vice-versa, déborde dans ces conditions toute considération d'ordre purement rhétorique ou syntaxique, pour faire place à une stylistique et à une sémiologie. Sur un plan différent, les „sorties” – mieux vaudrait ici se servir du vocable espagnol et cervantesque de „salida” – de Don Quichotte, ne constituent pas les points de départ obligés de voyages dans un espace réel, sur les chemins de la Manche: jusqu'à son ultime „sortie” dont il ne reviendra que pour mourir, nous avons affaire à des mouvements de fougue et de houle d'une âme à la recherche d'elle-même.

Voyage de Montaigne à travers l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, voyages du Seigneur de Villamont en Syrie, en Turquie et en Egypte, voyage de Loti au Maroc, voyage de Saint-Amand en Pologne ou de Sorbière en Angleterre: si l'accent a surtout été mis sur la signification historique et biographique de ces voyages qui correspondent à des objectifs divers, un examen plus poussé des textes et la vivacité des discussions ont permis de déplacer cet accent au profit de la psychologie ou de la symbolique, car, ici encore, le voyageur, surtout quand il est poète ou romancier, est ce qui nous importe le plus dans les voyages disposés ou recomposés par l'écriture.

## 2. LA STRUCTURATION SPATIO-TEMPORELLE DU VOYAGE

Il peut paraître banal de partir de cette considération: un voyage s'effectue dans un espace qualifié et dans un temps déterminé; il implique un départ, un trajet, un ou des séjours, un retour (qui peut être aussi, comme le retour d'Ulysse, qui dura dix ans, occasion de nouveaux départs, de nouveaux

arrachements, de nouveaux séjours, de retours fragmentés, de circuits vagabonds). Il s'effectue aussi, nous l'avons vu, dans un espace et dans un temps imaginaires, quand ce n'est pas dans une utopie (au sens propre) ou dans une uchronie. Banalité peut être, ou simplement reconnaissance de la double catégorie philosophique et anthropologique dont nous ne pouvons, même par la pensée, nous abstraire. C'est la reconnaissance de cette vérité qui nous servira de lien (et de lieu) commun pour les propos qui suivront.

La réflexion sur le temps et l'expérience commune de la durée nous feront-elles considérer le voyage, tout voyage, comme un chemin ou un cheminement vers la mort? Ainsi donnerait-on au Voyageur vers la mort de Julien Green une valeur exemplaire ou archétypale? C'est encore Omégare – au nom bien choisi – qui constate ce que l'on considérera peut être comme un autre lieu-lien commun (à toute l'humanité): „Nous venons de la nuit pour retourner à la nuit, sans rien savoir de notre destinée”. Voyage de Léviathan, dont la valise est un signe, parmi quelques d'autres. L'accent doit-il être mis sur le point de départ (partir d e) ou sur le point d'arrivée (partir p o u r)? Ces deux points réels ou imaginaires – très précisément marqués dans une épreuve de course à pied ou de course automobile, mais s'agit-il dans ces cas de voyages, surtout dans les cas d'un circuit où le point de départ se confond spatialement avec le point d'arrivée? – ne rendent pas vraiment compte de la structuration spatio-temporelle du voyage car le voyage est cheminement, déplacement, éloignement. Lorsque nous partons, nous ne sommes pas encore en voyage; lorsque nous touchons au terme du voyage, nous ne sommes déjà plus voyageurs.

Le voyage comme déplacement peut être envisagé comme une métaphore, s'il est vrai que la métaphore est, par définition étymologique et applications pratiques, transfert ou déplacement (de sens). De belles analyses de Flaubert sont venues conforter ce point: la Seine, pour le Frédéric Moreau de *l'Education sentimentale*, est la métaphore d'une vie qui se dissout, comme lui-même, qui se laisse couler! Ce même Flaubert qui écrivait, à la fin du même roman: „Il voyagea, il connut la mélancolie des paquebots, le froid réveil sous la tente, l'amertume des amitiés interrompues, l'étourdissement des paysages [...]”. Que chez Flaubert, qui fait partie aussi, dans notre Panthéon et nos catégories littéraires, des romanciers réalistes (il en fut même le chef), tout soit signe ou symbole, n'est pas la preuve que tout son matériel descriptif, tous les éléments de ses paysages ou ceux qui composent les traits de ses personnages, sont affectés, dès les premiers instants de l'acte de l'écriture, de toute la puissance des symboles.

Dans cette géométrie complexe des déplacements d'individus, de lieux ou de sens, où triomphe toujours la métaphore, certains objets-symboles, comme la navette, exercent une fonction primordiale: l'association du mouvement circulaire et du mouvement linéaire, qui caractérise ses déplacements dans un

espace limité, suggère également l'ennui. On pense au tableau de Van Gogh, *Les Prisonniers*, et à ce „voyage” en rond dans la cour de la prison. Mais le véritable voyage, dans ce cas précis, n'est-il pas l'évasion, qu'on prenne ce terme au sens littéral ou métaphorique, peu importe?

Il y aurait lieu, comme ont pu le suggérer plusieurs communications, de distinguer dans cette structuration temporelle du voyage, le temps du récit proprement dit et le temps réel – ou donné pour tel – entreprise qui implique de rigoureuses analyses littéraires et surtout philosophiques, du type de celles proposées récemment par Paul Ricoeur dans *Temps et récit*. Mais ici sont également pleines de suggestions des pages de Jean-Pierre Richard et surtout de Gaston Poulet.

Voici ce dandy argentin fin de siècle, „entre romantisme et positivisme”, entre le Nouveau et l'Ancien Monde, qui écrit un „journal de voyage” et qui définit précisément le voyage comme une „fuite provisoire”.

Le temps est, faut-il s'en étonner, diversement structuré, selon le mode de transport, l'attente du voyageur, sa personnalité, son âge, son expérience passée, la nature du paysage traversé, mer, terre, ciel. Idée qui peut servir de grille de lecture pour des récits de voyage aussi différents que ceux de Nerval, de Chateaubriand, de Christophe Colomb de l'histoire reconstituée à partir de son Journal, de celui de Claudel et d'autres auteurs du XX<sup>e</sup> siècle? Une mention spéciale doit être réservée à la structuration du temps et de l'espace à travers la „science-fiction” où s'unissent mieux qu'ailleurs l'imaginaire et le réel, même s'il s'agit ici d'un imaginaire scientifique (ou qui se donne pour tel), comme dans les divers voyages dans la lune du XIX<sup>e</sup> siècle et ceux que le roman ou le cinéma les plus actuels multiplient à l'envi. De Cyrano de Bergerac aux fictions cosmiques du XX<sup>e</sup> siècle, l'exploration du temps et de l'espace nous fait osciller constamment entre un „ici et maintenant” et un „là-bas”, un „ailleurs”, un „avant” ou un „après”, qui met aussi en question l'unité du moi et l'unité du monde. Un autre monde, ou le monde à l'envers: l'image statique ou le stéréotype moralisant du Moyen Age et de la Renaissance se dynamise grâce aux procédés réels (les expériences scientifiques dont nous sommes les témoins aujourd'hui) ou aux fictions romanesques qui n'ont fait que croître (sans toujours embellir) depuis Jules Verne.

Faut-il alors parler d'une transcendance de l'espace, compte tenu de cette recherche de l'Autre, de l'Ailleurs, de cette fuite hors des frontières de son moi?

Mais la transcendance ou la sacralisation de l'espace n'impliquent pas nécessairement cette fuite hors du monde, cet arrachement à la terre des hommes. C'est ainsi que les déplacements de Vincent Ferrier, „galérien de l'apostolat”, qui passa une vie itinérante sur son âne au service de Dieu et pour la conversion des âmes, ont lieu dans un espace bien réel et délimité; mais ce parcours, à la fois réel et mystique, délimite lui-même un espace profane et un espace sacré. Ou plutôt c'est l'espace profane, touché par la grâce et par la

conversion de ses habitants, qui se mue en un espace sacré. Et quel voyage que ce „déplacement” du centre de gravité d’un être en qui s’opère ce mouvement tout intérieur qu’on appelle conversion! Etre à la fois le même et un autre, être à la fois ici et ailleurs, voir des horizons qui vous sont familiers et voir à la fois – ou entrevoir – un monde tout différent! „L’Eglise, disait Ferrier, est comme un navire dont les pilotes sont les navigateurs”, dans une comparaison qui structure l’espace à nouveaux frais.

Espace scientifique, espace(s) fictif(s), espace réel et imaginaire, structure mythique du temps et de l’espace dans l’*Atlantide* de Pierre Benoît, réactualisée à Łódź, dynamisation de l’espace, toutes les variétés ou espèces d’espaces ont été évoquées à un moment ou à un autre du colloque. Peut-être manquait-il un échantillon de communications qui auraient pu, par un choix judicieux d’auteurs modernes, d’inspiration scientifique ou surréaliste, montrer quelques effets littéraires de la révolution physico-mathématique des espaces non-euclidiens ou de la géométrie à quatre dimensions, de Riemann et Lobatchewski à Einstein et à ses disciples. Lewis Carol aurait pu y trouver sa place.

Je ne pense pas avoir abusivement tiré dans une direction plus philosophique que proprement littéraire (mais le „champ” littéraire ne constitue pas un „ensemble” extérieur à celui que représenterait le „champ” philosophique) les communications qui furent présentées à Łódź, car j’ai été sincèrement frappé, au cours de ces journées d’exposés et des discussions par des efforts convergents vers une structuration de l’espace et du temps des voyages ou déplacements relatés par les poètes, dramaturges, romanciers, essayistes ou autres artisans de l’écriture, voyageurs sur papier, même s’ils furent aussi, à l’occasion, des voyageurs réels.

### 3. HOMO VIATOR, OU L’HOMME À LA RECHERCHE DE LUI-MÊME

Ce troisième point est l’aboutissement obligé des réflexions précédentes et surtout la conclusion obligée que l’on peut tirer d’un très grand nombre d’analyses des conférenciers. Les voyages „littéraires” parlent davantage des voyageurs que des lieux visités, ou si ces lieux et paysages occupent apparemment le devant de la scène, la littérature des voyages sur laquelle nous avons discuté tout au long d’une semaine se situe aux antipodes des guides de tous les temps, y compris ceux de la Renaissance (comme le *Guide des chemins de France* de Charles Estienne) qui prenaient souvent en compte, dans le texte même, le bien-être ou la sécurité du voyageur. („Attention! forêt dangereuse, infestée de bandits! Arrivez avant la tombée du jour aux portes de la ville! etc.”). Dans et par le voyage, l’homme part à la découverte de soi-même. De



même que c'est le voyage qui donne un sens à l'espace, et non l'espace qui prédétermine le voyage, de même c'est le voyage qui sert de révélateur à celui qui a été poussé à l'entreprendre. Il est bien évident qu'il ne s'agit pas ici des voyages entrepris par toutes les nécessités externes que l'on peut aisément concevoir, et qui d'ailleurs n'ont jamais fait l'objet d'oeuvres ayant une valeur littéraire ou philosophique assignable.

Ce voyage-miroir, ce voyage que l'on fait à l'intérieur de soi-même, a été illustré aussi bien par Georges Perec dans le récit de ses pérégrinations, comme celles qui le conduisirent à Ellis Island, que par Jules Supervielle dans ses romans, ou encore dans le *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Voyage initiatique, comme celui de Colomb, surtout si l'on porte son attention à la littérature „colombienne” la plus récente, véritable „sylva”, comme le rappelait récemment Cesare Vasoli, depuis les travaux de C. de Lollis ou de B. Landstrom à ceux de Bradfort, de Goldschmit-Jenter ou de Heers. Il y a d'ailleurs dans la figure prophétique de Christophe Colomb une curieuse assimilation-transformation des thèmes ou des mythes de la recherche de l'or, de la volonté d'atteindre les îles fabuleuses, et de l'unification de la chrétienté liée à la libération de Jérusalem. Que l'on se souvienne de la célèbre phrase du récit du troisième voyage où il est rapporté que l'or découvert dans les terres nouvelles suffira à „envoyer toutes les âmes au paradis”. Voilà un chercheur d'or, un voyageur bien différent, dans la poursuite du métal fauve, des héros de romans ou des films traitant de la ruée vers l'or dans l'Amérique du XIX<sup>e</sup> siècle. Le voyage de Colomb est non seulement un voyage à l'intérieur de lui-même: la découverte des prodiges et des créatures d'une nouveauté radicale qu'il lui a été donné d'observer, c'est le signe de la prochaine et inévitable fin du monde, annoncée par les quatre Evangiles et, avant eux, par les prophètes de l'Ancien Testament. Le règne funeste de l'Antéchrist va finir; seule restera à tout jamais triomphante la Cité de Dieu.

Même si toutes les découvertes des voyageurs ne sont pas du même ordre que celles de Colomb, ce retour sur soi-même, sinon les signes d'une conversion radicale, apparaissent comme une donnée largement exploitée par les écrivains. Le héros de Julien Green, qui rencontre la mort en chemin, n'opère-t-il pas cette dramatique conversion dans et par son voyage? Certes, dira-t-on, mais c'est l'auteur catholique qui s'exprime ici, et son expérience, son „message” n'est pas directement ni universellement transposable. A la vérité, il suffirait de modifier quelques éléments de telle ou telle figure de voyageur pour découvrir une constante: le caractère initiatique du voyage. On le voit chez Gide, chez Pierre Benoît, mais aussi chez des poètes comme Henri Michaux et Francis Ponge. Bien entendu, dans ce dépaysement et cette découverte de l'autre et de l'ailleurs, liée à une découverte de soi, la fiction, le style, la subjectivité du héros joueront un rôle considérable. Ici encore, on insistera sur le rôle du départ et celui de l'arrivée: partir pour (que l'on y parvienne ou

non) est-il plus important ou non que partir de, le but plutôt que l'héritage ou les racines? Tout voyageur véritable peut-il d'ailleurs être autre chose qu'un déraciné? Cette quête de soi ou de la vérité se révèle d'ailleurs impossible, et une profonde insatisfaction pénètre le plus souvent dans l'âme des voyageurs-auteurs: témoins Blaise Cendrars. „Il n'y a plus que la Patagonie à découvrir", lit-on sous sa plume, expression de cette lassitude, de cet inassouvissement, de cette fuite en avant, de ce „taedium vitae" provoqué par tant d'espaces parcourus! Que l'on songe à Ulysse et à ses vieux compagnons, tels du moins que les a voulu Tennyson: héros fatigués, peut-être, mais toujours disponibles pour de nouvelles aventures, des aventures qui n'en finiront pas sinon par la mort des héros et par une immense question sans réponse.

Ainsi ce voyage à la découverte de soi est en même temps une perpétuelle évasion, une fuite de soi, expression de l'impossibilité de vivre entre ses parents „plein d'usage et raison" le reste de son âge. Impossibilité quasi-métaphysique qu'il ne s'agit évidemment pas de généraliser, pas plus qu'il ne s'agit de ramener l'humanité, qui transparaît à travers la littérature multiséculaire que les journées de Łódź ont fait ressurgir, à cette nostalgie qui peut prendre la figure du désespoir. Le voyage est sans doute un instrument particulièrement subtil et sensible de la substance du moi: révélateur, certes, mais tantôt révélateur de la faiblesse, voire de l'inconsistance de l'homme, tantôt pierre de touche de sa grandeur ou de ses aspirations à la grandeur.

Dans cette quête du moi par le voyage, ou par les déplacements les plus ordinaires du corps – dans ce qu'on appellera simplement des promenades, mais sont-elles seulement corporelles ou purement hygiéniques? – la littérature française (comme d'ailleurs les autres littératures) s'opère, du même mouvement, une quête du monde. Mais son approfondissement n'est pas lié à la découverte des espaces physiques. Le „promeneur solitaire" rousseauiste n'a pas besoin de parcourir la terre pour méditer sur la condition humaine. Le philosophe et théologien Charles de Bovelles se contentait, à défaut de voyages proprement dits (encore qu'il en ait fait à travers une partie de l'Europe), d'une promenade crépusculaire dans son jardin de Noyon, pour mettre en ordre ses idées dont la nuit parachèverait la formulation. Et que dire de Montaigne, que l'on a trop coutume de voir assis dans sa „librerie", lisant, méditant, écrivant, mais qui fut en fait, par ses déplacements officiels ou personnels en France, ses promenades à pied ou à cheval, son long voyage en Italie, un homme toujours en mouvement, comme l'était son esprit? Il aimait, nous dit-il, „le remuement et le changement". On se souvient encore de ce passage des *Coches* où il déclare tout crûment que, s'il en avait le choix, il préférerait „passer sa vie le cul en selle à visiter les quatre coins du monde".

Si les voyages ont tous un fond commun, ou s'ils convergent vers la recherche de la découverte de soi-même, ils sont, dans leur forme ou leur

substance, aussi variés que les catégories humaines qui les assument ou les textes littéraires qui les relatent ou les expriment. Si l'homme est un voyageur – homo viator – il peut rester un voyageur de la terre ou se découvrir ou se vouloir un pèlerin du ciel. Erasme se déclarait citoyen du monde, mais il affirmait aussi que sa véritable patrie n'était ni la Hollande, ni le Brabant, ni l'Empire, mais le ciel. La dérivation de sens que nous propose d'ailleurs le terme latin de *perigrinatio*, le voyage, les „perigrinations”, puis ce voyage particulier que nous appelons pèlerinage, permet d'englober les divers types de voyages, voyages réels et voyages imaginaires, voyages „mondains” et voyages mystiques ou initiatiques, voyages-évasions ou voyages-conquêtes. Les vrais voyageurs sont-ils ceux qui partent pour partir, ou qui partent pour revenir? Mais qu'est-ce, encore une fois, que partir? Qu'est-ce que revenir? On rappellera la figure de l'Ulysse de Tennyson: la nostalgie ou mal du pays qu'il avait pu éprouver lors de la longue errance qui constitua son retour à Ithaque, se transforme, pour lui et ses anciens compagnons que l'oisiveté et les déceptions ont fatigués, en une aspiration vers un nouveau départ, une nostalgie, si l'on peut ainsi violenter le sens propre du terme, pour cette errance méditerranéenne qui exprimerait alors sa véritable patrie, celle de l'Aventure et des nouveaux horizons. On est loin alors du *Rondel de l'Adieu* du poète Edmond Haraucourt et de ses vers aux grâces surannées:

Partir, c'est mourir un peu.  
C'est mourir à ce que l'on aime.  
On laisse un peu de soi-même.  
Partir, c'est mourir un peu.

Cette dernière note, quelque peu mélancolique (ou nostalgique), ne doit-elle pas, à défaut d'une conclusion tout à la fois impossible et non recherchée, évoquer ici les sentiments éprouvés un certain dimanche de mai 1988, sur l'aéroport de Varsovie, par un petit groupe de voyageurs?

Centre d'Etudes Supérieures  
sur la Renaissance – Tours  
France